

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Escales aériennes en
Asie : de Bombay à Bangkok

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 201-205

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Saluti da...

par *Giuseppe Biscossa*

Escales aériennes en Asie : de Bombay à Bangkok

Tokyo, le ...

Chère Alberte,

La lettre que je t'écris mettrait pour te rejoindre, si je l'expédiais d'une ville à l'autre, en Europe, plus de temps que n'a duré mon vol de Bombay à la capitale siamoise. Nous avons décollé de la cité indienne peu après huit heures du soir ; c'était encore la dernière heure de la nuit et déjà nous survolions le blond Ménam. Mais la vitesse, dans un pareil voyage, ce n'est pas ce qui compte ; au contraire, à la longue, elle réussit à te déplaire. Plus tu t'avances dans l'Extrême-Orient, et plus tu as envie de t'arrêter, de sortir du cercle des passagers en transit dans les aéroports, de pénétrer dans les immenses pays qui sont derrière eux et de t'y perdre.

A Bangkok, par exemple, j'ai atterri au lever de l'aube. Selon les coutumes des escales, nous sommes allés à la salle d'attente, où la compagnie t'offre une boisson non alcoolisée pour passer le temps, en attendant de reprendre le vol.

D'habitude, on en profite pour écrire des cartes postales à la maison. Mais comment faire pour écrire des cartes dans la salle d'attente de l'aéroport de Bangkok, alors que dehors monte l'aurore ?

La salle n'est pas fermée, un portique l'entoure. Tu te lèves de table et tu vas et viens, lentement, sous ce portique. Sache que tes souliers constituent alors une barrière ; sur ce sol il faut cheminer à pieds nus pour en sentir l'humidité, la tiédeur, la respiration. C'est un terrain duquel tu crois à chaque moment voir surgir devant tes pas, la corolle charnue d'une fleur tropicale.

C'est une aube de mousson. Le rose du ciel est comme une vapeur qui se répand, en les colorant doucement, à travers les milliards de gouttelettes d'eau, dont est constitué l'air que tu respires. Cette couleur terne, ce n'est pas le léger vernis qui recouvre un peu les choses dans les premières heures de clarté, chez nous, en Occident ; c'est un liquide très léger, une écume pénétrante, qui délaye les choses et les dissout. Ce liquide, tu peux le toucher avec les doigts, l'écraser entre tes lèvres. Et, tandis que tu te promènes dans la salle d'attente, sous le portique qui ne la sépare pas du monde extérieur, mais au contraire la réunit intimement à lui, tu te rends compte que tout, au Siam, peut être touché, que tout, dans cet air dense de senteur de terre mouillée, de fleurs grandes ouvertes vers la fécondation, devient des choses, avec leurs dimensions, leur chaleur, leur palpement.

Le regard des créatures humaines surtout. Quelquefois, au cinéma, en voyant le mouvement félin des descendants des antiques Taïs, je pensais que c'était là vivre parmi un peuple de chats ; comment peut-on se rendre compte que quelqu'un s'approche de vous ? Et je me souvenais de certains livres sur l'Asie mystérieuse, où tu dois sans cesse te retourner parce que, là-bas, les pas sont feutrés, les bruits étouffés dans une odeur de coton.

Aujourd'hui, après l'aube, dans la salle d'attente de l'aéroport de Bangkok, je ne crois plus à tout cela. Aujourd'hui, je sais qu'il y a, au Siam, quelque chose par quoi tu te rends compte si quelqu'un est derrière toi,

qui est en train de t'observer ou qui seulement pense à toi : c'est le regard.

Tu le sens passer dans l'air dense comme une lame ou comme une caresse. Il te frappe ou t'effleure. Tu le remarques physiquement et d'un coup tu comprends que de toi également émane cette chose concrète et palpable qui est ton regard.

Alors tu te prends au jeu. Tu passes avec lui, à rebrousse-poil, sur le dos, à la courbe ondoiyante, du gros chat majestueux, rose et noir, scintillant d'un or qu'il prend au premier rayon du soleil, étendu dans un entrelacs de lianes, ruisselant de cristaux de givre. Et il adviendra peut-être que le grand chat se mette à souffler de colère.

De félin en félin... et voilà une minuscule Thaïlandaise au milieu de la salle d'attente, une petite jeune fille, même si peut-être elle a plus de trente ans (les Siamois sont un peuple de jeunes garçons et de jeunes filles ...) ; tu en rencontres pour un bref instant le regard : c'est le choc de deux corps qui volent, fulgurants sur leur trajectoire.

Un dixième de seconde, puis les yeux de la fluette créature sont de nouveau ailleurs et les tiens de même, mais moins rapidement.

A travers la grande salle, où le parfum des fleurs et du bouillonnement de la terre devient, lui aussi, toujours plus intense et tangible, passent les statues du Taï, avec leur élancement vertical de bouleau et leur souplesse de plantes encore tendres au souffle de la brise. Rarement il existe dans une nation une relation aussi étroite qu'au Siam entre, d'une part, les créations de l'art figuratif, et, d'autre part, la réalité ethnique, qui est la grâce la plus essentielle du peuple.

Ce que nous appelons exotisme et qui est d'habitude un critère relatif — nous-mêmes sommes exotiques pour les autres, les Orientaux — cela devient quelque chose d'absolu durant cette escale au Siam. Le peuple, ici, est exotique non pas en comparaison d'un autre peuple, mais en lui-même. C'est une chose difficile à t'expliquer, Alberte. En somme, un lion est exotique pour nous, mais non pour un Africain ; un phoque est

exotique pour un Noir, mais non pour un Lapon, et ainsi de suite. Mais les Sirènes, s'il y en avait, seraient exotiques pour tous les hommes. Eh bien ! peut-être l'as-tu déjà compris : au Siam, même si tu y poses le pied seulement une heure ou deux dans le cercle des passagers en transit à l'aéroport, tu rencontres les Sirènes.

Et tu n'as même pas l'espace de mer entre elles et la quille du bateau, comme les anciens navigateurs, pour te défendre contre leurs enchantements. A l'aéroport, tu entends qu'elles sortent des « clongs », des lents canaux couverts de nénuphars, des rizières autour de la piste de ciment, et qu'elles arrivent dans la salle d'attente parmi la foule cosmopolite qui attend l'invitation du haut-parleur à reprendre le vol. Elles ont les yeux rendus étincelants par une goutte d'eau, restée prise dans leurs cils, comme à travers un voile de larmes.

Le Siam, par l'espace petit que tu touches et que déjà tu vas quitter, te lance un sortilège, mais jamais je n'aurais pu imaginer que cela pût arriver dans un aéroport de style occidental, avec des policiers, des douaniers et des employés de bureaux.

Tout à coup, tu te rends compte que l'aéroport de Bangkok est le premier aérodrome international rencontré jusqu'alors, où le passager en transit, quand délibérément ou pour se distraire il fait quatre pas hors du portique, se trouve sur la route, hors de la zone qui lui est réservée, au milieu de petites villas, dans la végétation tropicale, au cœur du pays. Ce que tu avais cru être un enclos, — habitué que tu étais aux autres aéroports où le transit est une zone rigoureusement délimitée, de laquelle les voyageurs ne peuvent sortir —, en réalité n'a pas de mur, pas de grille, pas de signes de délimitation, pas de gardes, pas de contrôleurs.

Alors, je te l'avoue, il te vient une grosse tentation : t'approcher de la petite Siamoise avec qui tu as eu, peu avant, ce foudroyant regard, et lui dire : « Montre-moi la route qu'il faut prendre pour aller à la ville ! ». Elle — tu le sais — sourirait comme une

enfant, te donnerait la main et te dirait : « Viens ! ». En cherchant à adapter ton pas au sien, tu traverserais la salle, franchirais le portique et serais au milieu des petites maisons parmi les fleurs des Tropiques, tu serais au Siam.

C'est vrai qu'à ta descente de l'avion, la police, pour t'éviter de telles tentations, t'a retiré ton passeport qu'elle te rendra seulement quand tu y remonteras. Mais que faire d'un passeport dans un pays pareil, dont la terre, le ciel et les yeux des gens exhalent l'amitié. Ce serait bien plus beau d'y vivre sans passeport, sans papiers, sans même plus ton vieux nom, mais avec un nom nouveau que tu demanderais à la Siamoise d'inventer, en marchant à travers les haies et les canaux en fleurs.

« Tous les passagers de la Swissair pour Manille, à la sortie 5, s'il vous plaît ! » Le songe d'un matin de fin de mousson se meurt avec un vrombissement d'avion au décollage.

Excuse-moi si je ne t'ai pas raconté l'ultime étape avant Tokyo, comme je te l'avais promis dans ma lettre précédente. Je te la raconterai dans ma prochaine missive. Je te parlerai de mon escale à Manille.

Mais cette lettre-ci, je devais la consacrer seulement à la halte de Bangkok, seulement à cet instant du Siam magique à travers les portiques de la salle d'attente, à l'aéroport.

C'est peu une lettre, pour un endroit où on a laissé son cœur.

Crois à mon amitié.

ton JOSEPH

(Trad. : Pierre-Hervé Tavelli, Humanités)